La descente ou la désalpe

Celle-ci, dans les années cinquante, ne possédait pas tout l'apparat qu'on lui adjoint aujourd'hui, avec les grandes désalpes de Charmey et autres lieux privilégiés de la Gruyère.

La Fête du Vacherin n'existait pas encore au Charbonnières (1997). Bref, on faisait dans le petit, dans le discret. Juste peut-être quelques cloches un peu plus grosses que celles que l'on mettait d'ordinaire au bétail, et le tour est joué.

On pourra sans doute découvrir sur le site : histoirevalléedejoux.ch plusieurs notices en rapport avec la descente. Cela ne va jamais bien loin.

Tandis que de nos jours, en Gruyère précisément, certaines sont filmées pour être diffusée ensuite à grand renfort de publicité sur la TSR.

La Désalpe en Suisse romande

Catégorie: **Vie quotidienne: Tradition et folklore**

Véritable tradition agricole héritée du Moyen-âge, la désalpe fête la descente de l'alpage. Elle est aussi un hommage aux armaillis.

Au printemps, les bêtes sont montées à l'alpage, pour y passer la saison d'été. Fin septembre, début octobre, l'herbe devient rare, le brouillard s'épaissit, il est temps qu'elles redescendent en plaine. Les moins vaillantes seront chargées dans des camions, des remorques. Tout le monde s'affaire à la préparation du troupeau et au nettoyage du chalet.

Les armaillis soignent le bétail, lavent les pattes et les queues des vaches, étrillent et brossent leurs beaux manteaux, affinent l'esthétique de tout leur cheptel. En dernier lieu, les cloches et chenailles sont suspendues aux cous des bêtes.

Pour l'occasion, les vaches se retrouvent enrubannées aux cornes, de fleurs de papier crépon piquées sur le front. Certaines portent un sapin couronné de fleurs, un collier de cuir orné de broderies, d'autres des décorations bucoliques. Les armaillis ne sont pas en reste. Ils ont revêtu le costume traditionnel.

Les villages décorés et fleuris se sont mis à l'heure de la fête. On y trouve une ambiance musicale, groupes folkloriques, marchés artisanaux et autres animations pour le plus grand bonheur des villageois et touristes.

Une fois la ferme regagnée, il faut rentrer le troupeau, ranger le matériel, traire, couler le lait, et préparer les litières.

Descente quelque part dans les Alpes.

Une belle descente et une belle fille à Semsales.

Retour à la Vallée :

LA « DÉSALPE »

Dès la fin de la semaine dernière, les opérations de descente du bétail ont commencé. Hier, mardi, plusieurs troupeaux ayant passé la saison sur le territoire français ont franchi la frontière.

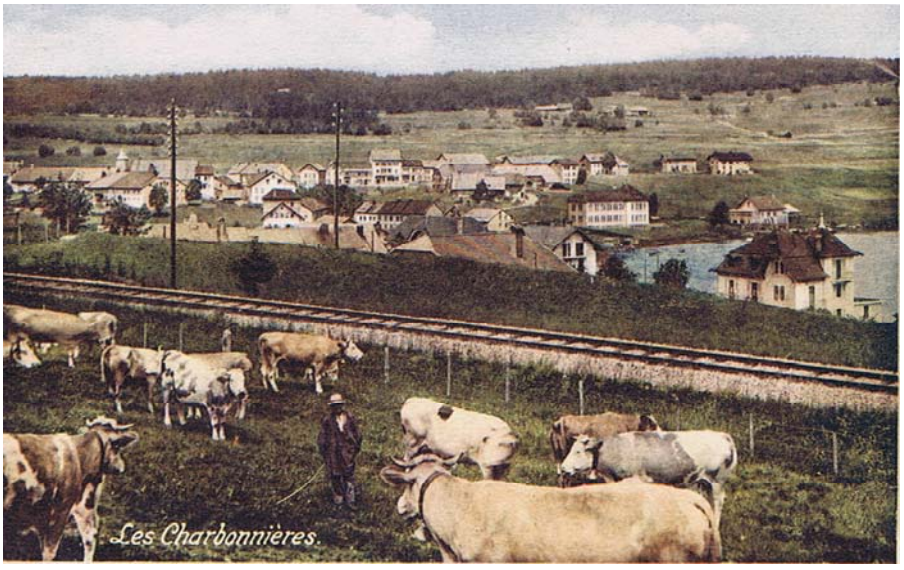
Le bétail semble avoir magnifiquement profité de son séjour à la montagne et les amodieurs affirment n'avoir jamais « trait » autant de lait.

Ainsi, dès la semaine prochaine, le silence s'établira sur les pâturages. Les portes des chalets seront fermées et la fumée ne s'échappera plus, nonchalante, de la grande cheminée.

Mais le concert des clochettes se fera désormais entendre en plaine et tous les villages paysans verront chaque soir rentrer les petits troupeaux revenant des champs. Au bord des haies, on pourra voir s'allumer ici et là un feu de berger. L'odeur de la fumée fait partie des senteurs fortes de l'automne, saison qui a bien son charme.

Voici donc la saison colorée, l'automne au casque d'or.

FAVJ du 1er octobre 1953.



Ce n'est pas tout à fait la désalpe. Ce sont tout simplement les vaches du village pâturant à la Combe, comme elles le feront dans les prairies proches à partir du 1er octobre.

La descente et le pacage en commun

Que de lumineux souvenirs en ce temps-là ! La descente du bétail était invariablement le 1er ou le 2 octobre. A la Muratte, ce jour-là, on y montait de bonne heure le matin. Souvent, on croisait les chasseurs et leurs chiens déjà sur les pâturages.

Nous, les gamins, notre premier travail était de dépendre et descendre les grosses clochettes, du galetas à l'écurie. Les hommes ensonnaillaient dans le vacarme des vaches bramant leur impatience.

Vers 10 heures, on les détachait et c'est au galop que les bêtes s'élançaient vers le Chalottet et le Haut-des-Prés, où on les faisait passer dans les champs.

Elles se dirigeaient alors vers l'Epine. Peu après, celles à Jules descendaient sans autre vers le village où elles retrouvaient celles des autres paysans. Nouvelles bagarres et cornes cassées parfois.

On pâturait donc en commun durant le mois d'octobre entier, quand le temps le voulait bien.

Mais les choses n'allaient pas toutes seules. Souvent, la mésentente règnait au sein des paysans. Tel ou tel avait encore des regains à faire. Un autre n'était pas content des comptes de l'année passée et menaçait de ne pas laisser pâturer ses champs. Des disputes s'en suivaient et ce n'est souvent qu'à la dernière que l'on s'arrangeait enfin. Il fallait d'abord taxer tous les champs, par catégorie de 1 à 5 et il y en avait des champs puisque les Réunions parcellaires n'existaient pas encore.

Une commission composée du secrétaire Marcel du Moulin et de 2 ou 3 paysans parcourait alors tout le confin agricole. Pour ce faire, il fallait 2 ou 3 jours.

Ensuite, il fallait avoir un berger, souvent un grand gamin, chargé de surveiller la ligne de chemin de fer, sur laquelle les bêtes pouvaient encore aller. Il fallait aussi la limite avec le Séchey. Des points d'eau existaient en haut le Crêt-du-Puits, à la Sagne, plus, bien entendu, les fontaines du village où les vaches venaient boire pendant la journée.

C'était quand même le beau temps. Le matin, on ouvrait la porte de l'écurie et veaux, vaches et génisses s'en allaient au gré de leurs fantaisies. Le soir, il fallait parfois un bon moment pour les retrouver. On devait aller voir à la Sagne, aux Grands Billards ou encore au Plat du Séchey.

Mais les bêtes profitaient bien de ce vaste territoire. La circulation n'était pas bien importante et les routes souvent encombrées par le bétail. Tout se passait bien en définitive pendant ce mois d'octobre.

Le 31 était la date limite. D'ailleurs, le jeune berger devait reprendre l'école et il n'était plus question de relâcher, même s'il restait encore de l'herbe.

Samuel Rochat, Jules de l'Epine, tome premier, 1997.

Le temps de la descente. L'automne s'était manifesté par des gelées précoces. Les arbres jaunissaient. Une première neige était même apparue sur les hauteurs. La commission des regains avait taxé la dernière herbe. On l'avait vue se promener partout sur les prairies du village. Et puis les premiers troupeaux, ceux des pâturages les plus élevés, avaient regagné la plaine. S'il y avait encore des bouquets sur les têtes des plus belles vaches, qui avaient bien profité elles aussi de leurs «vacances», ce n'était plus l'exaltation.

La descente est triste. Surtout quand elle se déroule sous une pluie glacée. Mélancolie de la fin d'une saison d'alpage où des vieux bergers se demandent anxieusement: serai-je encore là pour la prochaine saison, avec cette arthrose, avec ce cœur qui flanche, ce souffle qui devient court? La descente qui éloigne des pâturages. Quoique ceux-ci, les derniers jours, presque hostiles. Avec une herbe faite rare, un chalet refroidi et la nuit qui vient décidément trop vite. Non, il n'y avait plus de raisons de rester là-haut, ni rien à regretter. Il fallait partir. Pour les hommes retrouver les maisons chaudes, pour le bétail l'herbe plus épaisse des champs comme aussi le fourrage sec. La saison était irrémédiablement finie.

Alors on baissait les fils pour que la neige ne les casse pas, on enlevait les clédars, on retirait les pompes à bras des puits. Seuls restaient, fantômatiques près des chalets, les grands balanciers avec leurs pierres suspendues. Puis on bloquait les portes d'écurie avec des barres de bois, on tirait les volets et enfin on fermait et cotait la porte d'entrée.

Notre village alors revoyait défiler ces troupeaux qui l'avaient traversé dans l'exaltation du début du mois de juin. On disait: voilà le Pré Loin qui descend, les Laisinettes, les Cernicolets. Ils passaient tous, les uns après les autres. Et puis rentraient aussi les troupeaux du village qui ne venaient pas de si loin. Les derniers jours les vaches là-haut sentaient bien qu'en bas dans les champs l'herbe était meilleure. Elles meuglaient désespérément sur les grands espaces déserts et tristes. C'était le reflux de cette émigration saisonnière qui avait peuplé chalets et pâturages pour quatre mois. D'une vie certes primitive, monotone et pénible, mais riche quand même de satisfactions pour celui qui l'aime.

* * *

Finis les regains, finie la saison d'alpage, arrachées les pommes de terre, arrivait l'époque des vaches en champs. Octobre aux brouillards matinaux épais que des journées éclatantes dispersent. Dès le matin l'air s'emplissait du bruit des cloches de toutes les bêtes du village. Celles-ci lâchées aux portes des écuries, allant parfaite-

ment libres dans les prairies qui l'entourent. C'était la pâture en commun, coutume venue d'un âge si lointain qu'on en savait plus l'origine. Et que la vie moderne, avec surtout l'augmentation du trafic, tuerait bientôt. Ainsi dès la réunion parcellaire des années soixante, chacun désormais enclorait ses champs et y mènerait ou y reprendrait ses bêtes, le matin et le soir. Mais au temps de mon enfance qu'un seul fil tiré tout droit de la Combe aux Grands Billards ! Avec sur le tard la protection de la ligne de chemin de fer à cause des accidents qu'il y eut. Quel spectacle de voir toutes ces bêtes confondues dans les champs. Celles qui s'étaient trouvées ensemble sur les alpages pâturaient ensemble. Elles ne se dissociaient que le soir, à l'heure de la traite où elles se dirigeaient seules vers les écuries. Les jeunes se groupaient de même, y compris les veaux. Ceux-ci sans discipline. Vous les retrouviez très loin du village, et chaque fois en un endroit différent. Un jour aux Crêts de l'Epine, le lendemain aux Grands Billards. Et ils ne revenaient pas avec la nuit qui tombe. Aussi fallait-il partir les chercher et les courater sur les crêts, les plats, sur tous les chemins. Sales bêtes que ces veaux ! Ils étaient endiablés, rendus infatigables par quatre mois de chalet. Pas plus intelligents pour tout ça. Et surtout ne me dîtes pas le contraire; c'est qu'alors vous n'avez pas raperché quand vous étiez gamin.

Des vaches en champ proche du Bugnon, du collège et de la maison Saïset.

Seule photo d'une vache du troupeau de Gaston Rochat. Elle pâture du côté des Ecrottaz.

Une descente au Séchey au temps de Elise Lugrin

On est venu des Grands Plats, on n'est pas loin d'arriver au Séchey. Elise Magnenat conduit le troupeau. Nous sommes vers 1950.

On est enfin arrivé au Bas-du-Séchey.

Les pâtures d’automne au Pont

Les troupeaux sont mêlés à l’arrière du village.